

Dérouler le fil de ses aïeules

Aux Scènes du Grütli, à Genève, Caroline de Cornière rend grâce aux tricots de sa mère couturière dans *Récital*. Un solo s'affranchissant aussi du passé.

Cécile Dalla Torre, jeudi 13 novembre 2025



Caroline de Cornière dans sa création "Récital".

© Magali Dougados

Cinq générations de femmes réunies sur une même photo, ce n'est pas rien. Caroline de Cornière s'est installée dans l'immense *black box* au sous-sol du Grütli, à Genève, et y a rassemblé des traces du passé. Elle y est à la fois seule et accompagnée de sa lignée féminine, qui continue d'exister de différentes manières. Un des murs est tapissé de cette photo à cinq, fresque familiale XXL. L'image est en noir et blanc, sur fond rouge sang. La mère de Caroline de Cornière porte dans ses bras la première de ses trois petites-filles. Sa grand-mère et son arrière-grand-mère sont penchées derrière, souriantes. Le bébé pleure. Un secret bien gardé fait de l'ombre au tableau.

On a pénétré dans *Récital*, solo de la danseuse et chorégraphe genevoise, par le volet installatif: l'antichambre de Caroline de Cornière, un cabinet intime où les images ou

films de ses ancêtres sont aussi ancrés dans des bulles au sol entourées de filets. On y voit parfois deux aiguilles en train de tricoter un point de crochet.

Au centre de l'espace, se dresse un totem du présent. L'œuvre textile contemporaine de Muriel Décaillet relie la terre et le ciel, un lien foetal ouvert sur l'infini comme une fleur, se contemple dans toute sa majesté, ses nœuds, ses vrilles, ses accidents.

Filiations

Comme des prémisses, *Les Robes de ma mère* esquissait il y a quelques années l'héritage d'une génitrice couturière. Celle-ci léguait à sa fille tous ses tricots en lui demandant de les garder, les jeter ou en «faire un travail artistique». Avec distance, Caroline de Cornière évoque aujourd'hui l'histoire de Sophie Piton, sa mère, qui a tricoté tous les habits de ses enfants.

Sa voix off raconte l'atelier de couture installé dans le garage de la maison où l'on ne pouvait pénétrer qu'en chaussettes. Depuis la province française, d'où est originaire Caroline de Cornière, sa mère avait l'ambition d'aller montrer ses créations à Paris. Son père avait dit non.

Sa grand-mère, Carmen, n'avait pas laissé ses talents de pianiste s'épanouir dans le contexte du mariage. Du côté de son grand-père, qui n'hésitait pas à dilapider l'argent du ménage au casino, il n'y avait pas non plus de quoi se réjouir d'un leg masculin. Hermine, son arrière-grand-mère, était brodeuse, elle a refusé la bague au doigt. Le récit, neutre, exprime ce passé féminin avec détachement.

Son mouvement gagne de l'ampleur, fait fi des carcans

Puis le public prend place de l'autre côté de la salle et s'assied au bord d'un dispositif quadrifrontal. Au centre, cinquième élément, Caroline de Cornière, robe en laine grise avec des plis de couleur, cristallise des vies de femmes, cris de l'enfantement, joies et pleurs, respirations haletantes, sifflements, ronflements, grognements. Presque immobile, la tête recouverte d'un foulard noir en crochet, elle porte cette filiation lourde, dont elle se départira bientôt.

Son mouvement gagne de l'ampleur, fait fi des carcans. Trois figures masquées en pulls ou jupes en maille trônent dans le public, vestiges du passé. Caroline de Cornière tourbillonne et rayonne. Elle enfile un jean et convoque des femmes qui pourraient être des participantes à ses ateliers de danse féministes. Des corps de tous les âges, dont ses filles, tissent entre eux des fils... imaginaires.

Jusqu'au samedi 15 novembre, Scènes du Grütli, Genève, grutli.ch